Théâtre d'été

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **51 (1913)**

Heft 29

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-209690

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

dis, ah ! tu n'es pas plus crâne que ça ! Tu irais caponner ! Voyons, es-tu municipal ou une Jeannette ? As-tu passé ton école ou n'es-tu qu'un tabornio ? Hardi ! il s'agit de se montrer, d'arriver près de lui, de cambillonner ce mur et d'y donner la brûlée, en lui touchant la peau un peu lestement... Si tu renasques, tu n'es plus un citoyen ; il te faut rendre tes épaulettes.. »

Un peu remis par tous ces raisonnements et talonné par la Julie, à laquelle il aurait fallu dire que j'avais eu peur, je me glisse un peu plus loin comme un matou. Arrivé au bon coin, derrière la muraille, près de l'endroit où se trouvait mon sorcier, j'écoute un moment... Rien ! point de bruit ! excepté les vaches de l'oncle Abram qui tapaient des cornes, là-bas, dans l'écurie et les sons du violon de monsieur le ministre, qui jouait encore, pour finir la veillée, un petit refredon près de sa fenêtre.

« C'est le moment, que je me dis. Allons-y rondo et tapons sur le coquin ! »

Des deux mains, je prends ma palanche ; tout doux je me mets de pointe ; je m'aguille sur le mur ; je lève les bras et, en prenant mon élan et en sautant en bas, crah ! je donne un si terrible pétard que ma palanche casse et que me voilà en bas dans le cimetière, étendu dans les mottes et les cailloux.

Oh ! mon pauvre oncle, si tu avais vu ton neveu dans ce moment, lui, un municipal, le nez dans les orties ! J'étais plus mort que vif. Je n'osais pas lever la tête ni ouvrir les yeux ; je m'attendais à être assommé de suite.

« Jean-Louis, tu es cuit ! que je me disais. C'est ta dernière. Le sorcier va te régler ton compte. »

Pas du tout ! pas un mot ! pas le moindre mal !

Je me relève : point d'homme ! mais sais-tu quoi, oncle Frédéric ? Contre le mur du cimetière, l'ombre de monsieur le ministre, qui était dans sa chambre et qui jouait du violon !

Et voilà, mon bon oncle, comment bien des femmes font les revenants ! ALFRED CERESOLE.

L'AVIS DU DIRECTEUR

Ceci pourrait servir de suite à l'article inséré plus haut et intitulé : *Simple histoire*.

Un jeune auteur remet à un directeur de théâtre un manuscrit attaché avec un ruban. Il conjure le directeur de lire sa pièce et de lui en dire franchement son avis.

Le jeune homme attend deux semaines et s'en va retrouver le directeur à qui il avait remis sa pièce. Il ne peut obtenir de réponse.

Vingt fois il retourne, en vain toujours, frapper à la porte du directeur.

Enfin, ce dernier, fatigué de ces visites et voulant se débarrasser de l'importun, lui fait :

— Ah ! vous voilà, monsieur ; je suis bien aise de vous voir. J'ai lu votre pièce.

— Eh ! bien, comment la trouvez-vous ?

— Vous m'avez demandé de vous dire franchement mon avis ?

— Sans doute.

— Vous le voulez ?

— Absolument.

— En ce cas, je vous dirai que votre pièce annonce du talent, mais qu'elle ne nous convient pas.

— Et pourquoi ?

— Le sujet en est trop léger ; il n'y a pas d'entente de la scène.

— Mais le dialogue ?

— Oh ! il est beaucoup trop diffus. Des longueurs, des longueurs.

— L'exposition ?

— Obscure.

— Le dénoûment ?

— Trop brusque.

— Enfin, l'ouvrage ?

— Annonce des dispositions, mais ne mérite pas les honneurs de la scène.

— Je vous remercie de vos observations, monsieur, dit le jeune homme.

Puis, prenant le rouleau des mains du directeur, il dénoue le ruban et fait voir à ce dernier qu'il ne lui avait remis qu'un cahier de papier blanc.

CHACUN SON GOUT

Bien que, cette année, la pluie persistante et froide — une vraie pluie d'arrière-automne — coupe court à toute hésitation et plaide éloquemment la cause du chez soi, il est permis de se demander ce qui est le mieux de villégiaturer ou d'excursionner.

On répliquera, sans doute, que la question est oiseuse ; qu'elle est toute résolue ; que villégiaturer ou excursionner ne valent mieux ni moins l'un que l'autre, chaque personne agissant en cela selon son goût. Rien de plus juste.

Mais à quoi ne réplique-t-on pas ?

L'amateur de villégiature est évidemment un homme qui aime son chez soi, mais qui, l'été venu, pour faire comme tout ceux qui le peuvent et dont il veut être, loue un appartement à la campagne ou s'en va dans un hôtel ou une pension.

S'il prend asile dans un appartement où il emmène son personnel domestique, l'amateur de villégiature aime à se croire chez lui. Il passe comme chat sur braise sur tous les inconvénients de cette installation provisoire et sommaire et s'évertue, pour affermir son illusion, à acclimater ses habitudes, ses petites manies à ce nouveau milieu.

Il fait bonne connaissance avec les propriétaires de la maison, avec les voisins, avec les autorités. Il s'intéresse à toutes les questions qui préoccupent les habitants, à tous les potins de la localité. Et, faible bien humain et presque inconscient, il prend fait et cause pour l'un ou l'autre, se passionne même, en certains cas. Il se fait du mauvais sang, tout comme à la ville, pour mille questions peu intéressantes, en somme, et auxquelles il ne changera rien.

Mais il est content. Tout le monde le connaît et le salue. Il s'informe des récoltes de Pierre, de Jaques, de Jean. Il sait que le premier a vu ses pommes de terre pourir ; que le second a rentré son foin dans de bonnes conditions ; que le troisième aura beaucoup de pommes. Il s'est créé là toute une vie nouvelle, différente par son cadre de celle qu'il vit à la ville, mais bien assez semblable à celle-ci, quant au fond. C'était pas la peine, assurément... vous connaissez le refrain.

L'amateur de villégiature qui n'appartient pas à cette population volante dont les hôtels et pensions sont l'habituel domicile et qui s'installe pour quelques semaines, en été, dans ces établissements, coule une vie terne, sans doute, mais exempte de tout autre souci que celui de ne pas manquer à l'appel de la cloche de la table d'hôte. Il reste peu dans sa chambre, dont l'ameublement est fort sommaire. Il est « dehors » le plus possible, même par la pluie. Il lit beaucoup, par désœuvrement, et vit surtout dans le milieu factice des romans qu'il dévore. Outre les promenades, sa principale préoccupation est d'aller à la poste, s'enquérir si des lettres sont arrivées à son adresse ou si le cabinet de lecture auquel il est abonné lui a envoyé de nouvelle pâture.

L'excursionniste, en revanche, voit des pays de lui inconnus, et bien qu'il fasse de plus en plus la remarque qu'en notre temps de faciles et rapides communications, d'échanges intenses de gens et de choses, il faille aller fort loin pour voir réellement du nouveau, sa curiosité trouve quand même toujours quelque satisfaction. Et puis, il a le précieux avantage d'ignorer tout des compromissions, des disputes, des ambitions, de la vanité, des jalousies, des mesquineries des populations au milieu desquelles il passe. C'est là un grand point.

L'excursionniste s'instruit — s'il le veut bien — de choses parfois très intéressantes. Il apprend souvent à aimer mieux son pays, en constatant que la vie y est plus avantageuse encore que dans certaines contrées sur lesquelles il s'était fait de trompeuses illusions.

Si un site, une localité, lui cause un jour quelque mécompte, le lendemain lui offre quelque compensation.

Le temps n'est-il pas propice, l'excursionniste change de lieu. Et quand bien même la guigne le poursuit, il n'en pâtit pas autant que s'il était fixé quelque part. Le mauvais temps est beaucoup moins désagréable en voyage qu'en villégiature. Distrait par mille choses, on n'y pense que par ci par là, en passant sous une gouttière. On a aussi, en pareil cas, la ressource de consulter son horaire, de modifier son itinéraire, de compulser ses notes d'hôtels. Regarder, d'un même lieu, pendant un certain temps, tomber la pluie, est mortel. On ne peut se permettre cela que chez soi, parce qu'alors on ne la regarde pas, la pluie ; on a autre chose à faire. En voyage également, on a moult occasions de ne pas y faire attention. Et puis, la pluie ne tombe pas de la même façon, partout.

La vie.

Quand je naquis, j'étais tout nu ;
Je le serai, quand la Parque inhumaine
M'entraînera dans un monde inconnu ;
Faut-il donc prendre tant de peine
Pour m'en aller comme je suis venu ?

(*Almanach des Muses.*)

Lumen. — En temps de grandes chaleurs, la salle du Lumen, fort bien aérée, est un refuge très goûté. Cette année, il n'y a pas, hélas ! à se défendre contre la chaleur ; nous avons un « été-façon », oh ! très façon. Mais la salle du Lumen ne désemplit pas pour cela, au contraire. L'éclectisme qui préside à la composition des programmes explique la fidélité du public.

* * *

Théâtre d'été. — « Théâtre d'été » est presque une dérision. C'en serait une, à coup sûr, si le Casino de Montbenon, qui devient de plus en plus le rendez-vous aimé des Lausannois, ne prêtait ses élégantes salles à M. Tapie, quand le temps inclément chasse de la terrasse les fidèles habitués de ses *Soirées-variétés*, toujours très attrayantes.

* * *

Cinéma-Palace. — C'est l'ancien Théâtre Lux, qui a fait peau neuve. Il a rouvert hier soir, vendredi. Ce fut un succès, dans toute l'étendue du terme. Personne n'a reconnu la très modeste et fort incommode salle d'antan. C'est aujourd'hui une installation toute moderne, élégante, confortable et offrant toutes les garanties voulues de sécurité. Et le spectacle est à l'avenant, de plus un excellent petit orchestre est attaché à l'établissement. Le grand succès de cette semaine est le drame vécu : « Les deux sergents », vraiment remarquable quant à l'interprétation et quant à la beauté et à la netteté des films.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.